

# L'inventeur n'avait pas prévu un tel usage, pourtant...



## Une invention au poil

La fermeture du salon de coiffure avait peu ému les habitants de Petit Trou. Un commerce de plus abandonnait le village ; dans la vallée, la population décroissait inexorablement. La disparition de l'entreprise bicentenaire de brodequins avait marqué la fin du monde ancien. La nouveauté peinait à trouver sa place en ce lieu reculé. Une bizarrerie géographique interdisait toute connexion à la toile mondiale des communications. Petit Trou était un gouffre pour les ondes, non pas un trou noir, c'eut été cocasse, mais une zone blanche, c'était dramatique.

Les jeunes familles émigraient vers le chef-lieu de préfecture éloigné de plus de cinquante kilomètres ; elles y retrouvaient les bienfaits de la civilisation. A l'école ne subsistait qu'une classe regroupant huit enfants, dont les cinq de l'institutrice, les jumeaux du maire et Anatole, qui entamait une quatrième année de CM2. Le village était un havre de paix, prisé par une poignée de citadins exilés en quête de calme l'été, maudit par les ados en internat, obligés de revenir aux vacances.

Un déficit évident de clients avait eu la peau du commerce capillaire. Depuis longtemps on ne se bousculait plus à l'enseigne de *Tif & Tondu* ; cependant Mme Poivre-Sel y avait exercé son art pendant quarante ans.

Sur la route du col des Grandes Idées, la maison des Trouvetout prenait le vent de plein fouet. Contrairement aux habitudes architecturales, elle offrait sa façade aux bourrasques météorologiques de manière illogique. Une explication à l'activité créatrice intense régnant en ces lieux ? Pour une part peut-être, mais le grain de folie qui y prospérait avait une autre origine. Léonard possédait une imagination débridée, héritée de son grand-père. L'aïeul avait inventé la roue carrée autofreinante, géniale trouvaille qui déçut rapidement ses espoirs ; le concept connut un flop qui ne fit aucun bruit au-delà de son garage.

Léonard, le crâne totalement dégarni, ne trouvait pas motif à fréquenter le commerce de Mme Poivre-Sel. Cependant il considéra que sa fermeture était une perte considérable pour le bien-être des habitants du village ; il décida d'en combler le manque. Il entreprit de concevoir un robot barbier-coiffeur autonome

avec l'entrain qui le caractérisait. Privé des facilités de l'Internet, il se déplaça pour consulter des bibliothèques. Sa vieille deux-chevaux allant moins vite que les informations par fibre optique, il consacra à cette étape théorique un bon trimestre. Au fil de ses trouvailles un projet émergea dans sa tête, qu'il coucha sur le papier avec force croquis et épures.

Au dessin succéda la maquette ; conçue de bric et de broc, elle devait permettre au concepteur de visualiser en trois dimensions l'élucubration de son cerveau. Bois, carton, tubes et ficelles, Léonard possédait un stock quasi-illimité de trucs et bidules indispensables à sa créativité. Son habileté transforma ces matériaux rustiques en un objet assez ressemblant au projet. Certains soupçonnèrent une accointance avec les pouvoirs occultes des alchimistes ; il ne faut point exagérer. Cette première étape réussie l'incita à persister.

La phase suivante fut particulièrement bruyante. Marteau, ponceuses et scies sauteuses, tout un arsenal de bricoleur chantait dans l'atelier de Léonard. Quelques livreurs égarés, en quête de la maison isolée, demandèrent leur chemin au café-pressé-épicerie. Leur indiscretion répondit à la curiosité insistante du barman-épiciériste, le village sut que la création comportait des pièces venant de Chine ; l'intérêt pour l'invention crût immédiatement. Léonard était un mécanicien et un électronicien hors-pair, ce n'était un secret pour personne ; depuis fort longtemps, Mme Trouvetout mère, subjuguée par les compétences de son fils, l'avait fait savoir à qui voulait l'entendre. Quand le concert des outils prit une sonorité moins rock, plus grésillante, les voisins supposèrent que la phase électrique était en cours. Aux heures où l'activité manuelle battait son plein, l'atelier irradiait de lumières colorées, une promenade du soir pour les villageois en manque d'aurores boréales. Quand on entendit les passereaux chanter dans les bosquets, on sut que l'heure de la découverte allait bientôt sonner.

Vous avez une barbe ou une chevelure à tailler ?

Participez gratuitement à une aventure scientifique

Téléphonez à Léonard Trouvetout

Un matin, l'annonce, assortie d'un numéro de téléphone, s'afficha sur toutes les vitrines et fenêtres de la grand-rue. Dire que cette bonne occase provoqua une ruée serait mentir.

La première convaincue fut Mme Odette. Elle rêvait, depuis ses jeunes années, de porter fièrement un chignon choucroute pour imiter son idole des années soixante. Elle ne savait pas si cette extravagance était réalisable ; Léonard la rassura sur les extraordinaires compétences de son robot ; celui-ci était bardé de capteurs pour analyser son cheveu, comprenait une tif-thèque proposant des extensions capillaires de toutes les couleurs. Un microprocesseur, couplé à une base de données locale riche en modèles variés, pilotait l'ensemble ; bref, rien ne manquait pour répondre aux fantaisies de chacun.

Ratif était le nom de l'invention. Un peu plus spacieux qu'une cabine téléphonique afin de loger un confortable fauteuil, le robot en possédait le look rétro, version Dr Who. Mme Odette, en fan de la série d'anticipation, eut un frisson au moment d'y entrer. Faute d'autorisation, le procédé exclusif n'ayant pas été breveté à ce jour, il s'avère impossible de dévoiler les entrailles de la machine.

Au terme du processus, le résultat s'avéra remarquable, quoiqu'un peu éloigné de son rêve ; Odette était dotée d'une choucroute dorée, la faisant ressembler à une Marie-Antoinette, rescapée de la révolution, ayant perdu son diadème ; elle se trouva divine et regagna sa résidence toute guillerette, ravie de faire bisquer ses voisins. La transformation ne fut pas que physique. A partir de ce jour, elle se mit à gagner de façon quasi systématique les parties de scrabble au club du jeudi, mais aussi les tournois de bridge auxquels elle n'avait jamais rien compris. L'affaire suscita quelques jalousies mais peu de questions. Seule sa fille s'interrogea sur un changement plus profond, quand sa mère lui demanda de modifier son abonnement au magazine *Nous Deux pour le Monde diplomatique*, arguant une irrépressible envie de comprendre la politique internationale qui lui paraissait absconse, dit-elle, en particulier aux U.S.A.

Léonard, rassuré du bon fonctionnement du robot, chercha un cobaye barbu pour en tester les diverses fonctionnalités. Le bar de la grand-rue possédait deux piliers sculptés extérieurs, faisant sa renommée dans les guides touristiques, et un pilier intérieur, un peu plus vacillant, en la personne de Captain Had'Hic. Le comité des fêtes embauchait l'homme en fin d'année pour déambuler dans les rues du village, vêtu d'une houppelande rouge, distribuer des friandises aux enfants et chanter quelques noëls immémoriaux. Ses barbe et cheveux méritaient un bon rafraîchissement ; la proposition de Léonard fut acceptée sur un malentendu, l'ivrogne pensant bénéficier d'un pastis gratuit. La machine fit son œuvre de belle manière et Captain en sortit régénéré, les lettrés lui assurant qu'il était le sosie de l'écrivain Ernest Hemingway. Dire qu'il fut changé est exact, qu'il devint sobre est faux ; couper les cheveux, même en quatre, ne fait pas des miracles de cet ordre. A dater de ce jour, Captain H s'installa à une table au fond du bar et commença sa journée par un café. Il écrivit ses mémoires d'une plume élégante et épiciée. Le gaillard avait eu une vie trépidante ; chacun reconnut quelques anecdotes croustillantes qu'il pensait élucubrations d'ivrogne, elles devinrent perles d'écrivain.

Léonard avait désormais deux ambassadeurs de qualité. L'avenir de sa création prenait belle tournure, il commença à monter un dossier pour le concours Lépine.

Anatole possédait une tignasse abondante et crépue, un embrouillamini de crins rétifs selon une implantation anarchique, le cauchemar des coiffeurs qui s'arrachaient les cheveux à l'idée de s'en occuper, un comble ! Ratif était une aubaine, il postula pour un essai. Léonard doutait rarement de lui-même, le challenge à relever le stimula. Il calibra le robot selon le souhait d'Anatole et lança le processus d'un doigt ferme. Le jeune garçon sortit, vingt minutes plus tard, métamorphosé, le poil domestiqué, lisse et brillant. Désormais sûr d'avoir conçu une invention majeure, qui était destinée à marquer l'histoire de la coiffure, Léonard exultait, les résultats dépassaient toutes ses espérances.

Mme Corellatrice, l'institutrice, alerta Léonard : les changements consécutifs au traitement capillaire outrepassaient l'aspect du cheveu d'Anatole. Elle connaissait par cœur cet enfant, pour le pratiquer depuis plus longtemps qu'aucun autre élève en sa carrière d'enseignante. Elle le trouvait transformé autant intérieurement qu'extérieurement. Son esprit, de rampant, devint bondissant. Tout l'intéressait ; il se mit à dévorer la bibliothèque de la classe dont il fit le tour en quelques jours. Sa soif de connaissances inextinguible la ravissait et la terrifiait tout à la fois. Elle demanda que soient effectués des tests psychologiques et de Q.I., en urgence. Les résultats, communiqués aux seuls parents, justifèrent l'envoi immédiat d'Anatole dans une institution privée, fort coûteuse, que son père accepta de payer avec un grand plaisir. A quatorze ans, après une enfance végétative, il intégrait sans tarder une prépa aux grandes écoles.

Léonard devint perplexe. L'inimaginable évolution d'Anatole donnait à réfléchir. Il lui sembla que Mme Odette et Captain H avaient également subi des conséquences collatérales au coiffage. Son invention le dépassait. Se pouvait-il que l'action sur le poil ait des répercussions sur la racine, et que de proche en proche le cerveau soit modifié ?

Il se replongea dans ses études préalables, vérifia ses calculs, chercha l'incongruité dans le montage, le bug dans le programme, sans succès. Ne pouvant résister au désir de comprendre, sentant la découverte du siècle à portée de neurone, il se résolut à démonter le robot. Il examina chaque pièce, chaque soudure, passant ses nuits dans une vaine agitation. De guerre lasse, n'ayant rien trouvé de probant, il remonta Ratif avec d'innombrables précautions. Désespérant d'élaborer une explication plausible, il entreprit de faire ses observations sur le robot en action. Il alla chercher Momo, le cantonnier, un brave gars pas très fûté. L'ouvrier, ravi bien qu'étonné de l'offre, se plia à l'exercice, entra dans la machine, en ressortit pomponné, parfumé et rasé de frais. Se trouvant beau, Momo se mit à chanter, fort bien au demeurant, mais resta lui-même. Léonard proposa ses services gratuits à la maison de retraite, qui accepta avec un plaisir non feint cette occasion de faire des économies. Aucun génie ne sortit des ciseaux du robot. Non seulement il avait

échoué à comprendre l'étonnant phénomène, mais l'étrange capacité du robot s'était évanouie dans son démontage.

Léonard pleura longtemps. Il regrettait surtout de ne pas avoir osé confier sa propre tête chauve à Robot Ratif quand celui-ci savait faire des miracles. Non pas pour devenir plus intelligent, mais pour retrouver une belle chevelure. On attribua sa déprime à la mise au monde de sa fabuleuse création, une sorte de dépression post-partum. D'autres n'osèrent dire qu'ils trouvaient cette histoire tirée par les cheveux.

Elisabeth Guélaën

≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈

## Le ventre des femmes

Claire cherchait, en vain, la meilleure tenue à porter. Elle stressait à cause de la journée qui l'attendait. Son rendez-vous à l'hôpital était à dix heures.

La jeune femme faisait défiler les vêtements sur le portant. Elle se demandait si une robe était adaptée à la situation. Un survêtement serait mieux. Elle serait plus à l'aise ce soir, après sa courte hospitalisation.

Claire enfila le pantalon de sport puis choisit un pull dans la penderie. Avant de s'en vêtir, elle s'observa dans le miroir, le sweat-shirt devant son buste. Son ventre se serra face à son reflet. Elle tenait entre ses mains un simple accessoire en fer qui aurait pu lui ôter la vie des années plus tôt, et qui continuait à faire des ravages sur le corps de millions de femmes dans le monde.

Si les combats de Simone Veil et Gisèle Halimi n'avaient pas abouti, aujourd'hui Claire aurait dû se rendre chez une faiseuse d'anges qui aurait déplié ce même cintre avant de procéder à son intervention.

Marion Martin

≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈

## La colle

Je vais me faire virer, c'est sûr.

Tout ça parce que j'ai foiré le projet qu'on m'a confié.

Je toque à la porte.

— Entrez ! répond le directeur des innovations.

Mon N+12. Dieu en somme. J'avais espéré qu'il m'ait oublié.

— Ah ! Monsieur Mignard. Je vous attendais. Asseyez-vous.

Un ordre. Pas une proposition.

— Monsieur Mignard, rappelez-moi sur quoi vous avez travaillé ces deux dernières années.

— Une colle extra-forte, Monsieur le Directeur.

Il brandit un tube tout neuf. Mon dernier prototype.

— Celle-ci ?

Je déglutis.

— Oui, Monsieur le Directeur.

Il en badigeonne une feuille, se lève, me la colle sur le front.

Puis il l'enlève. La remet.

— Qu'en pensez-vous, Monsieur Mignard ? Pas très efficace, il me semble.

— Non, Monsieur le Directeur.

— Je ne vous pensais pas si bête, Monsieur Mignard.

Une idée me traverse l'esprit.

— Et si justement, on s'en servait pour créer des pense-bêtes faciles à coller et à décoller ? Sur les frigos, les portes... On appellerait ça... des *Post-it* ?

Erwann Avallach

≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈

## Numéro 8254

À peine ai-je franchi l'entrée du parc que mes jambes me crient de faire demi-tour. Un mauvais sentiment. *Fuis, Gaby !*

« *On ne vous promet pas un rêve...* » clame une voix chantante dans les haut-parleurs.

Malgré mon instinct, je me laisse porter par la masse sombre des visiteurs. Ils se pressent sans faire attention les uns aux autres... ce qui est quand même un comble vu la thématique des attractions !

« *On vous offre la plus belle des réalités !* »

Les allées sont bondées. Je me fais toute petite. La journée d'inauguration attire une foule de curieux impatients d'expérimenter ce qui est vendu depuis des mois comme « LE miracle d'une nouvelle ère ».

— Arrête de faire la moue, Gaby ! me sermonne Julia.

Je lui tire la langue comme quand on était gamines. C'est facile de son côté, cette idée saugrenue est la sienne. Elle ferait sans doute moins la fière si elle était à ma place.

« *Vous en avez assez des partenaires superficiels ?* »

— Tu aurais pu faire un effort vestimentaire quand même...

Ça y est, elle ronchonne. Son regard s'est assombri sous ses sourcils froncés.

— Quand il s'agissait de Jack, tu étais plus... entreprenante.

Je hausse les épaules. Que répondre à ça ? Jack était ce qui se fait de mieux en matière d'être humain : doux, drôle et dévoué. Le trio magique des D. Personne ne pourra être à sa hauteur.

— Si j'avais su que... enfin bref, dit-elle en s'éventant d'une main. Laissons le passé aux oubliettes. Pensons au présent, pour t'offrir un bel avenir.

— Je ne te savais pas si philosophe, Juju, dis-je en passant un bras autour de ses épaules.

— N'essaie pas de m'amadouer avec tes petites caresses, Gabrielle Montini. Concentre-toi plutôt sur les... tentations diverses qui t'entourent.

Mon amie me désigne du menton un homme à la peau basanée. Il lui offre un sourire charmeur.

— Ne me laisse pas me distraire, Gaby ! Retiens-moi s'il te plaît !

Elle minaude puis éclate de rire. Je secoue la tête en soupirant. Cette fille est épuisante.

« *Osez faire un pas vers la nouvelle ère de l'amour !* »

La voix ne cesse de vanter les mérites de son nouveau concept. Précurseur, selon ses créateurs. Efficace, selon les scientifiques. Dingue, d'après tous les autres.

Je regarde autour de moi. Les attractions sont roses ou rouges, vives et lumineuses. La plupart sont pleines et les queues s'étendent à perte de vue jusqu'à déborder.

Qu'est-ce que je fais là déjà ?

Julia me donne un coup de coude en m'indiquant le haut de la grande roue. Dans les cabines auréolées de guirlandes cotonneuses, un couple s'embrasse à pleine bouche. Les peaux se mélangent, les mains se cherchent.

— C'est génial ! s'extasie mon amie. C'est sans doute le premier couple depuis l'ouverture ! Je t'avais dit que ça marcherait ! C'est prouvé par la science !

J'observe la scène d'amour sur fond de ciel bleu. Dans les autres cabines, le rapprochement est plus mitigé, voire inexistant. Je continue d'avancer lorsque ma tête se heurte à un obstacle. Je recule de quelques pas, sonnée.

— Mademoiselle ! Pardon, je ne vous ai pas fait mal ?

Une main chaude et une voix tendre se posent sur moi. Je lève les yeux. Un regard inquiet, ourlé de longs cils, me dévisage. Les iris sombres glissent sur mon visage, descendent dans mon cou, remontent. Comme s'ils cherchaient quelque chose. Mais quoi ?

— Non, je... Je ne regardais pas où j'allais, je suis désolée.

— C'est moi qui vous dois des excuses. Je suis vite distrait. Je vous laisse profiter de la foire, j'essaierai de ne pas vous faire obstacle à nouveau. Au plaisir !

L'homme réajuste sa cravate, un étrange sourire aux lèvres. Puis il m'adresse un signe de tête avant de disparaître dans la foule.

« *Vous choisissez ! Vous prenez ! Vous aimez !* »

— C'est qui, le beau gosse en marinière ? souffle Julia qui vient de réapparaître.

— Personne... Enfin je crois. Bon, si on tentait les pinces ?

Julia tape dans ses mains en sautillant sur place.

— Ça c'est mon amie !

Elle m'entraîne à travers les allées, s'orientant grâce aux multiples panneaux indicateurs. « Autos-amoureuses », « Grande roue de l'amour », « Pinces un jour-pinces toujours »... Ce trop-plein de guimauve me retourne le cœur.

Nous arrivons devant un immense cube de verre. J'ai un mouvement de recul. Dans l'habitacle sont entassés des dizaines d'hommes et de femmes. Tous différents. Mais tous semblables ; leur effroi est palpable.

— Julia, ce n'est pas... c'est inhumain !

L'horreur de la situation me paralyse. Ma gorge se serre. Comment est-ce possible ?

Mon amie a un vague geste de la main.

— Il faut vivre avec son temps, Gaby. Jack est parti.

« *Outch. J'aurais dû le retenir.* »

— Comment espères-tu rencontrer quelqu'un à plus de trente ans alors que tu passes ton temps en télé-travail, entourée de tes cactus ?

— Ce sont des succulentes.

— Les applis de rencontre sont obsolètes. Maintenant, ce qu'on veut, c'est du concret. De la chair fraîche à disposition.

Mes mains se crispent et mes yeux s'embuent. Les mots me manquent.

Un visiteur tourne une manette ressemblant à celle d'un jeu vidéo. Une pince effrayante descend dans le cube transparent.

— Tu veux laquelle, Papa ? jappe un enfant surexcité.

— La blonde, chéri. Elle me rappelle ta mère. Sa carte d'identification la décrit comme douce et créative. Ce sera parfait.

Je vomis tandis que les crochets métalliques se referment sur le baudrier de la femme blonde. Ses yeux sont glacés d'effroi. Elle gesticule tandis que la pince l'emmène dans un sas étroit avant de pouvoir rejoindre la sortie.

— Julia, ce n'est pas...

— Arrête tes jérémiades. C'est bientôt ton tour.

Non, non, non. J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Une onde glacée glisse sur ma peau et fait trembler mes doigts.

« *Vous en avez assez des partenaires superficiels ?* »

Mes pas incertains me mènent devant le joystick. C'est une blague. Une caméra cachée. Ce n'est pas possible.

— Lequel as-tu choisi, Gaby ?

J'entends dans mon dos les visiteurs qui piaffent et s'impatientent. Mon immobilité embrase leurs nerfs. Je n'y peux rien, je suis tétanisée.

« *Gabrielle.* »

Trop de pensées dans ma tête.

« *Gaby.* »

Un sentiment d'oppression.

« *Gaby, Gaby, Gaby.* »

Je secoue la tête avant de rebrousser chemin. Je préfère encore rester seule. Je m'enfuis.

Je fuis.

Je bouscule des pseudo-couples sans faire attention à qui que ce soit. Peu importe à cet instant. Les regards énamourés, les caresses, les barbes à papa partagées... Quelle farce !

« *Osez faire un pas vers la nouvelle ère de l'amour !* »

— Ga... Gabrielle !

Julia me rattrape alors que je me dirige à grandes enjambées vers la sortie. Je suis en colère. Je ne comprends pas.

— Comment peux-tu cautionner une telle mascarade ?

Ma voix est dure comme de la pierre. Mon accusation est violente. Je n'ai pas le souvenir d'avoir déjà parlé à mon amie de cette façon.

— C'est toi qui ne comprends pas ! C'est ainsi que ça fonctionne aujourd'hui ! On souhaite un partenaire, on se sert ! Ce qu'on veut, on le prend !

Je suis effarée des paroles qui se déversent comme un torrent d'immondices de la bouche de mon amie.

— Le problème, c'est que tu n'as jamais pu oublier Jack ! crache Julia. Il est temps de grandir, Gabrielle.

J'hallucine. Je me fais l'effet d'un poisson pris au piège hors de l'eau. Sans air, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés.

« *On vous offre la plus belle des réalités !* »

Les visiteurs continuent de rire aux éclats en nous frôlant. Leurs regards me semblent ailleurs. J'ai l'impression d'être tombée dans un repaire de fous. Je ne veux pas devenir l'une d'eux.

— Je te demande pardon, continue Julia en se prenant la tête entre les mains. Peut-être que « Pincés un jour-pincés toujours » ne te convenait pas, c'est tout. Il y a des dizaines d'autres attractions qui peuvent te permettre de ne pas rentrer seule.

Les effluves capiteux me hérissent les poils. Les odeurs de friture me donnent la nausée. Les mots de Julia me débectent.

Je veux m'en aller.

— On pourrait essayer le train fantôme par exemple. Chaque fauteuil est occupé par une personne différente et tu t'assois à côté de celui que tu choi...

— Je m'en vais. Reste si tu veux.

— Gaby, tu ne peux...

— Un problème, Mademoiselle ?

L'homme à la marinière apparaît à côté de nous, charme et sourire collés au visage.

— Je veux simplement partir.

Un rictus déforme les traits avenants.

— C'est impossible, Mademoiselle.

Silence.

— Une personne vous a personnellement choisie comme partenaire. Vous et personne d'autre.

— Pardon ? Je n'ai pas donné mon accord ! Je ne fais pas partie des prétendants !

— Vous êtes Gabrielle Montini, n'est-ce pas ?

J'acquiesce d'un hochement de tête. Mon attention est suspendue à ses lèvres. Je n'avais pas remarqué le badge sur son torse.

— Je suis le directeur de la foire. J'ai en ma possession un document signé de votre part vous désignant comme candidate dès votre entrée entre nos murs.

Le temps s'arrête et s'étire comme une barbe à papa trop sucrée. Immonde et écœurante. Les filaments cotonneux me compriment la gorge et s'enroulent autour de mon cou.

Je ne peux plus respirer.

« *Vous choisissez ! Vous prenez ! Vous aimez !* »

— J'ai imité ta signature, Gaby ! s'exclame Julia en souriant. Depuis qu'on se connaît, j'ai eu le temps de m'entraîner. J'espère que ma surprise te plaît.

— Tout est réglé, alors. Les contrats ne peuvent être rompus. Vous devez me suivre, Mademoiselle.

Une peur viscérale jaillit de moi en geysers épais et répugnants.

Non, non, non.

Le sourire sincère de Jack s'imprime en vagues mélancoliques sur mes paupières.

— Tu dois aller de l'avant, Gabrielle, m'assène mon « amie ». Tu ressasses un rêve... Monsieur mari-nière t'offre la réalité.

— Je n'ai rien demandé ! Je n'ai rien choisi ! je hurle, des larmes salées dégoulinant sur mes joues. Vous êtes de grands malades !

Une poigne ferme m'attrape le bras. Le directeur serre ses doigts autour de ma peau blême. L'image de la pince se superpose à la scène. Mon cœur s'emballe. J'ai l'impression qu'il va exploser.

— Tu me remercieras plus tard, ajoute Julia en secouant la tête. Sois heureuse, Gabrielle.

— Vous serez le numéro 8254, énonce le directeur en refermant un bracelet sur mon poignet.

Le cliquetis métallique me glace le sang.

Un cri d'animal surgit de ma gorge. Long et désespéré. Violent et dévastateur.

« *Osez... l'amour !* »

Je n'entends plus rien que mon impuissance.

Je suis piégée.

Agathe Débus

≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈

# Fossiles

Musée du vivant. Léo est un saule pleureur. Il sent ses feuilles frémir et sa sève palpiter. Son écorce se réchauffe, ses racines plongées dans la terre se gorgent de nutriments. Ses branches déployées fièrement, lui donnent la sensation de dominer le monde. Des éclats de rire lui parviennent, des bribes de conversations avec.

Diderot badine et philosophe à quelques mètres. *L'Encyclopédie* est pour bientôt. Une sonnerie retentit. Fin d'immersion.

Léo retire son casque et les capteurs qui le relie au boîtier cellulaire de la végétation de la montagne Sainte-Geneviève. Il vient d'expérimenter le raté d'un chercheur en biologie. Un échec néanmoins devenu réussite.

C'est que les cellules parlent désormais. Elles devaient livrer le secret de l'ontogenèse, révéler enfin comment une cellule se spécialise. L'énigme de leur histoire demeure mais plus celles des hommes. À défaut de se raconter, elles racontent ce qu'elles ont enregistré en se fossilisant.

Fabienne Martin

≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈

# Avoir le pot

Je suis posé sur une étagère. Je côtoie un flacon de cardamone distillée, un pot de sel d'epsom et un mortier avec son pilon. C'est encore le moment où tout est possible. Quand la clochette de la porte tinte, je tressaute sous mon couvercle en espérant être choisi parmi tous les produits de l'apothicaire. Marcellus Gilmore Edson, mon inventeur, m'a offert une place de premier rang dans son officine. Il croit en mes calories. Je suis roi de l'énergie. Ici, certains me jalouent. Mes voisins endorment ou anesthésient la douleur et l'esprit alors que je suis le lion dans le moteur, le feu sous le maïs. Je pope là où ça manque. Je coule dans la gorge, peu importe l'absence de dent pour me mâcher, je m'ingère sans entrave.

Gling, ça sonne, Marcellus tend le bras et me saisit. De l'autre côté du comptoir, je fais face à un vieux visage qui me sourit ravi :

- Comment vous avez dit que ça s'appelait ?
- De la pâte de cacahuète, Madame Lavoie.
- Et comment dois-je la consommer ?
- Deux cuillères à soupe par jour et vos besoins en protéines seront couverts.
- Plus besoin de m'attaquer à des steaks trop durs !
- C'est ça, Madame Lavoie, et vous verrez, en plus, c'est bon !

Il m'emballe précautionneusement dans un sac en papier et me tend à la vieille dame. Elle tremble un peu, m'enfouit dans son cabas. Je n'aime pas ce noir. Je savais que ce jour viendrait et pourtant je suis effrayé de quitter ainsi le nid, sans un au-revoir. Je ressens les chocs de différents petits objets qui me cognent, je crains pour la surface de mon verre mais je me répète que je suis solide et investie de grands espoirs. Un pionnier se doit de se comporter en aventurier. Je refoule mon angoisse, je m'en vais découvrir le monde.

Le voyage s'achève plus vite que je ne l'aurais cru. Je trône à présent sur une table de cuisine, posée sur une nappe à carreaux. Le vaisselier imposant devant moi, exhibe ses assiettes blanches comme autant de

trophées, j'attends. Sans préavis, une main m'attrape et fait tourner mon couvercle, j'entends le petit bruit caractéristique, je ne suis plus sous vide, mon intérieur va devoir être consommé. Elle plonge une grosse cuillère dans ma matière dorée, la porte à sa bouche et l'enfourne. Je ressens l'arrachement. Elle ferme les yeux, les commissures ridées de ses lèvres se soulèvent légèrement. J'entends très nettement son « Hummm ! » Elle marque une pause.

— C'est vrai que c'est bon !

Elle a avalé, je suis amputée à jamais d'une partie de ma substantielle moelle. Elle referme le couvercle comme si de rien n'était. Elle chantonne et vaque à ses occupations. Je suis laissée sur la table, en position centrale, pourtant personne ne semble plus me remarquer. Je me sens oubliée alors que blessée dans ma chaire.

Je fais le point sur ma courte vie. J'aurais préféré en finir brutalement, j'ai beaucoup de mal à accepter de me voir diminuée. Ce qui m'attend va irrémédiablement dans ce sens. Seul Marcellus pourrait me régénérer. Il demeure mon dieu de la Cacahuète. Hélas, les dieux n'entendent pas les souffrances d'ici-bas. Les dieux s'amuse. Le mien innove. Je l'ai entendu de sa bouche quand il essayait de me vendre à Monsieur Pépin ou à Madame Ouellet qui n'ont pas voulu de moi.

— C'est nouveau, leur disait-il. Je l'ai confectionnée pour vous. C'est sans danger, ne vous inquiétez pas et avec cette pâte vous pourrez courir, presque comme à vos vingt ans.

Les autres n'ont rien voulu savoir, un ami d'ami serait mort après avoir ingéré de la cacahuète. Marcellus avait balayé cette objection d'un revers de manche et j'avais eu un répit, des jours heureux supplémentaires à couler sur mon étagère. J'observais la lumière du soir traverser la vitrine et le croissant de lune se lever au dessus de l'immeuble d'en face.

Aujourd'hui, il fait froid en mon cœur. J'ai conscience de m'appesantir sur ma destinée plus que de raison alors je fixe le plafond comme si la solution pouvait venir d'en haut. Une araignée velue a tendu sa toile et emberlificote une mouche prisonnière de ses fils. Son sort est scellé, je me sens chanceuse quelques instants, de ne pas périr ainsi.

La main que je commence désormais à reconnaître surgit de la pénombre. Elle tourne mon couvercle plus aisément que la première fois. Ma chaire s'offre à sa merci. Elle se sert une cuillère à soupe de mon intérieur. J'ai moins mal, je crois. Peut être commencé-je à m'habituer. Hélas, elle ne s'arrête pas à ce nouveau prélèvement. Elle replonge la cuillère, qui pénètre ma pâte souple et en ressort chargée dans un petit bruit de succion. Son butin finit, implacablement, au fond de sa gorge.

Puis elle s'en va. Elle a mal revissé mon couvercle, sans doute l'arthrose rend-il ses doigts maladroits. Je crains que cela n'évente ma pâte. Je tiens aux conditions d'hygiène, fabriquée par un apothicaire, ça laisse des traces dans mes aspirations. Je suis impuissante à la rappeler, je resterai donc ainsi, parcourue d'un courant d'air, jusqu'à la prochaine charge. Je me remémore la dose prescrite par Marcellus ; cette vieille bourrique l'a dépassée. J'espère que cette alimentation trop riche l'a ballonnera et qu'elle dormira mal cette nuit, bien fait ! Demain, elle se méfiera d'avantage avant de vider mes réserves.

Je ne dors jamais, cependant l'obscurité ralentit mes pensées. Je sombre dans un état second, méditatif, proche du grand tout alors qu'on me vide.

Le matin vient vite, les vieilles personnes se lèvent très tôt, je me le rappelle (2). Elle s'approche de moi encore ensommeillée, je frémis. Ça frappe à la porte. Madame Lavoie va ouvrir. Une femme entre, agitée, elle s'exprime en une seule expiration :

— Mère, je voudrais vous laisser Saddy pour la journée. Elle est malade et je ne peux pas l'emmener à la fabrique. Je reviens la chercher ce soir.

Elle n'attend pas de réponse, franchit la porte en chuchotant les yeux baissés :

— Merci Mère.

Dans son sillon, elle a laissé une fillette qui s'approche de la table. La grand-mère Lavoie lui caresse la joue.

— Viens ma petite, on va se préparer une boisson chaude.

Le regard de la fillette s'est arrêté sur moi. Elle me fixe. Je voudrais disparaître.

— Et, c'est quoi ça, Grand-Mère ?

— Un bon médicament, qui rend forte, pour vivre plus longtemps.

— Moi aussi, je voudrais être forte et vivre longtemps.

— Tu n'as pas besoin de ça, ma Saddie. Tiens, voici ce que tu aimes tant, un chocolat chaud !

— Oh, merci Grand-mère.

Elles boivent toutes les deux. Je me crois sauvée. Elles quittent la maison peu après pour une promenade me semble-t-il. Le grand air iodé devrait guérir les bronches de Saddie. Elles reviennent pour le déjeuner, mangent en devisant et Mamie Lavoie annonce l'heure de sa sieste. Saddie saisit un album illustré qu'elle ouvre sur ses genoux.

— Je vais lire Grand-mère.

— Tu as raison Saddie, on apprend en s'exerçant. Reste sage, je ne me reposerai pas longtemps.

À peine a-t-elle refermé la porte de la cuisine que la fillette m'attrape maladroitement. Je me fais serpent entre ses doigts, sans évaluer le risque de la chute, je ne pense qu'à fuir. Je ne parviens pas à amortir mon atterrissage sur la table. L'onde qui me parcourt est celle de l'adrénaline, pas de casse à ma surface, j'en suis fort aise. Le combat n'est pas fini. Ses menottes repartent à l'assaut. Elle m'enserme de toutes ses forces et parvient à ouvrir mon couvercle avec une grimace. Je m'abandonne. Après tout, la jeunesse aussi devrait pouvoir goûter mon nectar.

Saddie ne s'encombre pas d'une cuillère. Elle trempe son index et son majeur dans mon pot. Elle tourne avec ses doigts afin d'enrouler autour le plus de pâte possible et elle s'exclame :

— Humm, que c'est bon ! Et maintenant, je serais si forte que je pourrais tout faire toute seule et Ma-man n'ira plus à la fabrique de chaussures. Je mettrai le monde à ses pieds !

Elle me referme et me remet un peu de travers là où elle pense m'avoir trouvée.

À son réveil Mamie Lavoie ne remarque rien, pas même les traces moulées de ces doigts dans ma pâte. Elle discute avec Saddie et ne fait pas attention à moi. Peut-être me cherchera-t-elle à la nuit tombée, après le départ de sa petite-fille. Je ne le saurais jamais car cette fourbe enfant m'emmène avec elle, cachée dans un repli de ses jupes.

Une deuxième vie commence alors pour moi, courte mais intense. Pleine de vie, Saddie demande sans cesse à sa mère si elle peut l'aider. Abelle relève ces efforts inhabituels. Elle l'interroge, d'où lui vient donc toute cette énergie, elle qui, le matin même, fiévreuse, peinait à marcher. Saddie lui révèle de bonne grâce son secret de la pâte de cacahuète "magique". Elle explique que c'est un cadeau de sa grand-mère pour l'aider à se remettre plus vite.

Je m'habitue au contact des doigts potelés de Saddie,

— Ça se mange comme ça, se justifie-t-elle.

Abelle se laisse alors tenter et pousse le même « Humm » que les autres lors de sa première dégustation. Je me vide en quelques jours. Mon dernier souvenir est un doigt collant qui racle mon bord intérieur des dernières traces de pâte de cacahuète.

Mon petit couvercle me dit que toute la famille Lavoie s'est rendu à l'officine de Marcellus dans le but de se réapprovisionner. Ce dernier s'était mis à vendre tant de pots, à des clients de tous âges, qu'il avait déposé un brevet et chacune pourrait bientôt se procurer son *beurre de cacahuète* au coin de la rue. Adieu médicament protéiné, bonjour gourmandise !

Noémie Gilsinger

## Le style

Ce logiciel d'aide à l'écrit aidait à penser clairement, structurer le texte, améliorer l'expression. Il ne faisait pas votre travail comme l'IA pond du texte, simple outil amélioratif respectant votre personnalité.

Si l'inspiration n'était pas au rendez-vous sur le thème des bienfaits des promenades en forêt, il proposait un questionnaire sur votre pratique, sensations, émotions ressenties, bénéfices constatés sur la santé.

Vous commenciez à écrire en suivant ces pistes et rapidement vous constatiez qu'affluaient anecdotes et tas d'idées. Ensuite, vous deviez organiser cette matière, ôter l'inutile puis nettoyer le texte de ses imperfections. Le résultat était sidérant, votre moi-écrivain se révélait au grand jour.

L'inventeur du logiciel n'avait pas prévu un tel usage, pourtant il fut piraté par des espions avertis de vos fragilités, goûts et habitudes. Vous deveniez une proie à qui l'on proposait d'acheter ce dont elle rêvait.

Le prix à payer pour avoir du style.

Joëlle Caujolle

≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈ ≈

## Un rendez-vous

Elle aimerait le revoir, lui parler et passer du temps avec lui. Elle souffre tellement depuis qu'il est parti. Pourtant, elle hésite à le revoir. Certains lui disent que c'est une bonne idée. Ils pourront dialoguer et cela la réconfortera peut-être. D'autres trouvent l'idée néfaste. Elle devrait faire le deuil de leur relation une fois pour toutes. Elle se sentira mieux après. Elle hésite et finit par prendre rendez-vous pour le rencontrer. Elle craint d'être submergée par ses émotions, mais accepte le risque.

En réunissant toutes les photos et vidéos de leur vie, de nouvelles applications pourront le ressusciter numériquement afin qu'elle puisse à nouveau parler avec son père, mort depuis cinq ans. Elle ignore encore si l'avatar de celui à qui elle doit la vie lui permettra de trouver la sérénité qu'elle espère. Nouvelle technologie, nouveau défi à usage apaisant ou délétère ?

Michèle Peyrat